

ÉCRITURES DE LA MÉMOIRE

ENTRE TÉMOIGNAGE ET MENSONGE

Textes réunis et présentés par
David MARTENS & Virginie RENARD

n° 1
Novembre 2008

Interférences littéraires

DIRECTION

Hubert ROLAND, directeur (F.N.R.S. - U.C.L.)
David MARTENS, directeur-adjoint (F.N.R.S. - U.C.L. & Université de Cergy-Pontoise)
Marie JENNEQUIN, secrétaire (F.N.R.S. - U.C.L.)

COMITÉ DE RÉDACTION

Stéphanie DANVOYE (U.C.L.)
Paul-Augustin DEPROOST (U.C.L.)
Marie HOLDSWORTH (U.C.L.)
Guido LATRÉ (U.C.L.)
Olivier ODAERT (U.C.L.)
Myriam WATTHEE-DELMOTTE (F.N.R.S. - U.C.L.)

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Olivier AMMOUR-MAYEUR (Université de Tokyo)
Franca BRUERA (Université de Turin)
Christian CHELEBOURG (Université de la Réunion)
Nicola CREIGHTON (Queen's University Belfast)
Michel DELVILLE (Université de Liège)
Klaus H. KIEFER (Luwig-Maxilimians-Universität München)
Isabelle KRZYWKOWSKI (Université de Reims)
Isabelle MEURET (Université Libre de Bruxelles)
Reine MEYLAERTS (Katholieke Universiteit Leuven)

COMITÉS DE LECTURE

Les membres du comité de lecture sont déterminés en fonction des problématiques de chaque numéro de la revue et en concertation avec la direction et le comité de rédaction de la revue. Chaque article proposé par les directeurs de publication est soumis à deux lecteurs indépendants.

1, Place Blaise Pascal, 1348 Louvain-la-Neuve (Belgique)
<http://www.uclouvain.be/sites/interferences>

Avant-propos

De la seconde moitié du XX^e siècle à nos jours, la problématique de la mémoire et ses différents enjeux ont pris une place prépondérante dans le champ culturel et social. Conjointe à un développement sans précédent des capacités d'archivage, la conjoncture historique particulière du dernier siècle n'est nullement étrangère à cette place décisive dévolue à la mémoire au sein des interrogations vives du monde contemporain. Héritière du second conflit mondial et, en particulier, de la nécessité de préserver la mémoire de la Shoah, cette question a été mise au centre des préoccupations légitimes de la vie civique, culturelle et intellectuelle, après un désastre mondial perçu comme sans précédent. Depuis, d'autres pans dramatiques de l'Histoire, désormais écrite dans une perspective mondialisée – colonisation, génocides... –, ont connu un travail de remémoration analogue, parfois instrumentalisé, parfois critiqué, mais qui n'en constitue pas moins un ferment indispensable à la vie des démocraties contemporaines.

Cette entreprise, qui constitue probablement l'un des traits décisifs de l'époque, s'est accompagnée du travail de nombreux chercheurs à travers le monde. Dans les différents domaines des sciences humaines, de multiples publications ont contribué, au cours des dernières décennies, à faire évoluer la notion de mémoire et la perception qui lui est attachée. Son importance fondamentale dans l'élaboration des identités individuelles et collectives et son caractère de construction ont été soulignés, en même temps qu'ont été étudiées ses procédés d'élaboration. Comme le note le sociologue Joël Candau, dans une formulation qui synthétise le commun dénominateur des recherches en la matière, la mémoire « est davantage une reconstruction continuellement actualisée du passé qu'une reconstitution fidèle de celui-ci »¹. Constitutivement soumise (ou du moins toujours susceptible d'être soumise) à transformation et, éventuellement, à révision, elle présente un caractère éminemment dynamique.

Si la mémoire est ce en fonction de quoi se construit le présent et ce à partir de quoi se conçoit l'avenir, cette élaboration comprend, de par la configuration de la temporalité à laquelle elle se livre, une dimension intrinsèquement narrative², qui explique la fonction centrale joué par l'art du récit³, et par la littérature en général,

¹ Joël CANDAU, *Mémoire et identité*, Paris, P.U.F., « Sociologie d'aujourd'hui », 1998, p. 1.

² Le travail de Paul Ricœur sur les enjeux de la narration, en particulier sur la part constitutivement narrative de l'expérience temporelle (voir les trois tomes de *Temps et récit*) a beaucoup fait pour établir cette dimension, qui a depuis donné lieu à de nombreuses recherches. Pour une approche récente et renouvelée de la configuration narrative de la temporalité et de la mémoire au regard de la période moderne, voir, notamment Jean-François HAMEL, *Revenances de l'histoire. Répétition, narrativité, modernité*, Paris, Minuit, « Paradoxe », 2006 (voir également, sur le site de *Vox Poetica*, l'entretien de l'auteur avec Dominique Garand à propos de cet ouvrage – URL : <http://www.vox-poetica.org/entretiens/hamel.html>).

³ Voir *Mémoires du récit*, s. dir. Dominique VIART, Paris-Caen, Minard, *Revue des Lettres Modernes*, « Écritures contemporaines », n° 1, 1998.

dans tout travail mémoriel. En tant qu'institution, la littérature s'est non seulement toujours constituée à travers une élaboration de sa propre mémoire et un positionnement – de rupture ou de continuité – par rapport à celle-ci⁴. Mais, surtout, elle a eu, de tout temps, un impact (plus ou moins prononcé selon les époques) sur le travail de mémoire collectif des sociétés, certains de ses genres étant d'ailleurs fondés sur un travail explicite de la mémoire, comme l'autobiographie ou, plus nettement encore, le genre des mémoires⁵.

Dans le même temps, toute entreprise mémorielle implique la configuration de systèmes de valeurs, dont l'élaboration scripturaire a retenu la recherche littéraire ces dernières années⁶. Si toute transformation va de pair avec une possibilité de réévaluation, le travail de la mémoire a pour corollaire la constitution d'axiologies en fonction desquelles le passé se voit appréhendé. La mémoire touche, à ce titre, aux fondements de toute entreprise interprétative : non seulement elle échafaude des représentations déterminées du monde, mais elle convoque en outre, dans la façon dont elle se donne à appréhender, une valeur polarisante, censée modaliser son rapport à ce dont elle assure le souvenir. Toute interrogation relative à la mémoire conduit en effet, selon des rapports problématiques et complexes, à celle de la vérité ou, du moins, de la véracité impliquée dans les discours. Dans la mesure où elles engagent par principe des axiologies et déterminent la saisie d'événements afin de concevoir un vivre au présent et d'appréhender l'avenir selon une optique particulière, les constructions mémorielles supposent un rapport concerté et construit à ce vecteur déterminant des pratiques discursives que constitue la vérité. Que celle-ci soit explicitement revendiquée ou au contraire déconstruite et désignée comme impossible à atteindre, elle se trouve nécessairement impliquée. Le discours se positionne et se détermine par rapport à elle en fonction de procédures et de stratégies rhétoriques spécifiques. C'est ce fondement, compris comme postulat discursif, que les révisionnismes s'emploient de nos jours à mettre à mal, en proposant des appréhensions du passé dont la légitimité se fonde sur le soupçon, prétendument relativiste, désormais attaché à une notion comme celle de vérité.

Au regard de son positionnement par rapport au vrai, le champ d'exercice de la mémoire semble balisé par deux postures à première vue antagonistes : d'une part, le témoignage et, d'autre part, diverses possibilités d'altération, voire de falsification de la vérité, parmi lesquelles l'erreur et le mensonge. Tout discours ayant ambition de faire acte de mémoire recoupe en effet la position particulière du témoignage, en plaçant son dire sous le signe d'un certain rapport de véridicité : il ne s'agit pas nécessairement de prétendre à la véracité absolue de son propos – cela peut être le cas, notamment dans le domaine religieux, où la vérité (ou la Vérité) se noue au re-

⁴ Voir, notamment, Gérard GENETTE, *Palimpsestes. La Littérature au second degré*, Paris, Seuil, « Poétique », 1982. Pour une approche récente relative à la tradition du roman moderne, voir Isabelle DAUNIS, *Les Grandes Disparitions. Essai sur la mémoire du roman*, Saint Denis, Presses universitaires de Vincennes, « L'Imaginaire du texte », 2008.

⁵ Au sujet de ce genre particulier, voir le récent ouvrage de Jean-Louis Jeannelle, *Écrire ses Mémoires au XX^e siècle : déclin et renouveau d'une tradition*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 2008.

⁶ Voir, notamment, Vincent JOUVE, *Poétique des valeurs*, Paris, P.U.F., « Écriture », 2001, ainsi que le numéro des *Cahiers de narratologie* consacré à la problématique « Récit et éthique » (n° 12, s. dir. Jean-Paul AUBRET et Marc MARTI, avril 2005 – URL : <http://revel.unice.fr/cnarra/sommaire.html?id=48>). Voir également, sur le site du groupe Fabula, le compte rendu de Jean-Louis Jeannelle consacré à plusieurs ouvrages – dont celui de Jouve – relatifs à ces questions (URL : <http://www.fabula.org/revue/cr/130.php>).

giste du sacré (voir à ce sujet, la contribution de Johanna Brankaer) –, mais bien de revendiquer sa sincérité, sa bonne foi – celle-ci étant supposée entretenir un rapport avec la vérité de ce qui a été perçu par le témoin (devant un tribunal, un témoin doit jurer de dire « la vérité, toute la vérité, rien que la vérité »). À l'opposé de ce champ, qui polarise en fonction du véridique le cadrage de tout travail de mémoire, se regroupent différentes formes de falsifications, parmi lesquelles le mensonge occupe une place particulière. En tant que concept, il implique en effet une intentionnalité trompeuse : Michel Lisse rappelle dans son article que la tradition philosophique ne conçoit un énoncé comme mensonger que si une intention de mentir est avérée. Or, ainsi que l'a souligné Derrida, celle-ci est toujours impossible à identifier en toute certitude⁷ ; de même, au demeurant, que la revendication supposée fonder le témoignage. Reste toutefois qu'un tel constat n'empêche nullement les productions discursives (en particulier lorsqu'elles constituent un travail de mémoire), tout comme les critiques dont elles peuvent faire l'objet, de jouer de l'autorité attachée au vérac.

Ces balises que constituent le témoignage et le mensonge ne cadrent cependant pas l'ensemble du rapport au véridique impliqué par tout travail de mémoire. Ainsi, du côté d'une vérité supposée parfaitement assurée, l'ordre de la preuve, censé garantir la vérité du passé dont il s'agit de rendre compte, exclut (ou, du moins, est censé exclure) le témoignage (en tant que sujet à l'erreur et à la falsification) puisque toute preuve, reconnue comme telle, est tenue pour incontestable⁸. Pour autant, ainsi que l'a fait remarquer Derrida, bien que la preuve soit *en droit* indubitable, il importe que ce statut d'absoluité soit avalisé ; c'est dire que, *dans les faits*, la preuve se révèle, elle aussi, sujette à interprétation, et par conséquent toujours prise dans un faisceau de témoignages : pour qu'un élément de preuve soit effectivement reçu comme tel, il s'agit d'établir son caractère probant, qui fait l'objet de débats contradictoires⁹. Corollairement, toute entreprise d'élaboration mémorielle se voit, par principe, grevée dans son rapport à une véracité dont le concept en appelle à ceux de complétude (le serment traditionnel prêté par un témoin devant un tribunal lui assigne de dire « toute la vérité ») et de transparence. Or, tout d'abord, la mémoire est marquée au coin de cet oubli dont Marc Augé a souligné la fonction de « force vive » et d'« opérateur principal »¹⁰, sur lequel, contre lequel mais aussi en fonction duquel, elle se fonde et se détermine. En outre, la répétition est inscrite dans tout geste commémoratif sur le mode du retour ou du rappel à soi ; en conséquence, la figure ultime du questionnement par rapport à ce qu'on nomme parfois, en français du moins, l'irreprésentable pourrait consister à se demander comment faire œuvre de mémoire s'il n'est pas de représentation possible de ce dont il s'agit se souvenir.

L'ambition de ce premier numéro d'*Interférences littéraires* (nouvelle série) a consisté à montrer comment la mémoire s'élabore en fonction de procédures discursives déterminées par ces deux relations rhétoriques au vrai que sont le témoignage et le mensonge, dans leurs complexités et ambiguïtés spécifiques, ainsi que par ce qui tend à excéder ces lignes de force (preuve, oubli, irreprésentable, etc.).

⁷ Jacques DERRIDA, *Sur parole. Instantanés philosophiques*, La Tour d'Aigues, De l'Aube, « Aube Poche », 1999, p. 95.

⁸ ID., *Poétique et politique du témoignage*, Paris, L'Herne, « Carnets », 2005, p. 46.

⁹ *Ibid.*, p. 48.

¹⁰ Marc AUGÉ, *Les Formes de l'oubli*, Paris, Payot & Rivages, « Manuels Payot », 1998, p. 30.

L'objectif était d'examiner les modalités de travaux scripturaires de mémoire d'époques différentes, non dans une perspective d'attestation ou d'infirmité de la véracité de leur propos – encore que cette donne ne puisse par principe être évacuée –, mais selon la multiplicité d'enjeux que revêt le travail de la mémoire en fonction de ses mises en œuvre possibles de la valeur de vérité. Il s'agissait, en d'autres termes, d'étudier les différentes façons dont le témoignage et le mensonge se présentent comme des vecteurs en fonction desquels les dispositifs de construction mémoriels se déterminent en postulant et/ou en revendiquant un rapport à la vérité à des fins d'élaboration, de transmission et d'appréhension du passé.

Stéphanie DANVOYE commence par étudier certains enjeux politiques de la mémoire collective en s'intéressant à l'instrumentalisation du passé dans l'antiquité romaine tardive à travers les *Panegyrici latini*. L'auteur examine en particulier, dans ce recueil des III^e et IV^e siècles de notre ère, certains procédés rhétoriques tels que l'amplification par comparaison et la technique dite du « masque », qui consiste à dissimuler et à déguiser certains épisodes peu flatteurs de la vie du personnage loué. Johanna BRANKAER analyse ensuite la dimension sacrée du témoignage en contexte religieux chrétien : elle montre que si le témoignage des évangiles vise à aboutir à une synthèse existentielle visant la conversion et le salut, dans le *Témoignage Véritable*, texte gnostique de la fin du III^e siècle, la portée dialectique de cette procédure testimoniale s'infléchit significativement pour privilégier une participation existentielle et un renoncement au monde. Virginie MINET met en relief l'interrogation du rapport entre vérité et mensonge dans l'écriture allégorique de Guillaume de Machaut et de Jean Froissart, en soulignant en particulier la part dévolue au lecteur dans l'élaboration d'une vérité relativisée, accessible de façon biaisée, et à travers laquelle les auteurs ambitionnent de livrer un message moral et politique. Après avoir mis en évidence la relation de dépendance du concept de mensonge à l'égard de celui d'intentionnalité, Michel LISSE remarque, à la suite de Jacques Derrida, qu'il est dès lors impossible de prouver que quelqu'un a menti. Et de montrer comment, dans *La Recherche*, le narrateur et Swann se confrontent à cette impossibilité devant ce qu'ils soupçonnent être les mensonges des femmes qu'ils aiment, dans des recherches assimilées à des scènes de lecture où la maîtrise de la vérité est constamment déçue. Nausicaa DEWEZ interroge l'aspiration à la fois mémorielle et moralisatrice du *Marat* de David en examinant la façon dont le tableau se construit comme une représentation fidèle (alors même quelle prend de nettes libertés avec la réalité historique), ainsi que le recours à l'écriture dans le tableau qui, se jouant de l'horizon d'attente déterminé par la lecture et les effets de signature, fait de cette œuvre un « monument d'éternité » à Marat et aux valeurs qu'il est supposé incarner.

Dans *Le Labyrinthe du monde*, Marguerite Yourcenar met en crise les fondements du genre autobiographique au point de créer un genre hybride, à la croisée de l'autobiographie, du mythe, du roman et de l'histoire. Bérengère DEPREZ fait apparaître la façon dont l'écrivain configure scripturairement un travail de la mémoire comme matrice de sa création littéraire et, afin de pallier les défaillances de la mémoire et de l'identité, en passe par une représentation pseudo-historique qui confine à l'évocation chamanique. L'analyse de la situation aporétique du témoin de l'indicible dans *Hiroshima mon amour* (le livre de Duras et le film de Resnais) et *Pluie noire* (roman de Masuji Ibuse) conduit Olivier AMMOUR-MAYEUR à mettre en relief une écriture fragmentaire fondée sur le non-dit, les leurres et les déplacements

narratifs, et à analyser ainsi les conditions d'un « art du taire » qui s'emploie à appréhender l'événement tout en témoignant de l'impossibilité radicale d'en rendre compte. Christophe MEURÉE montre comment, dans les théâtres de Koltès et de NDiaye, qui mettent en œuvre un mensonge déclaré, les fables tendent à se déconstruire à travers un partage de voix discordantes, dont aucune n'est en mesure de prendre le pas sur les autres. Cette multiplicité de versions concomitantes, et explicitement mensongères, suggère que la vérité ne tient pas à un accord préalable, mais ne saurait apparaître, incertaine, que dans la confrontation du mensonge et de sa doublure, un silence qui touche aux confins de l'indicible. Enfin, Virginie RENARD examine la situation proprement intenable des personnages de la trilogie *Regeneration* de Pat Barker et la mise en crise des pouvoirs du témoignage : s'ils ne peuvent se souvenir de leur passé traumatique, ces soldats, témoins et participants de la Première Guerre mondiale, doivent pourtant, afin de s'en libérer, et pouvoir ainsi retourner au combat, raconter ce passé. Dans un tel contexte, le témoignage se conçoit à la fois comme remède et comme poison : nécessaire à la libération d'un passé traumatisant, il est censé mener à la guérison mais aussi, du même coup, à un retour sur le front, soit à l'origine du traumatisme.

La plupart des contributions rassemblées dans ce premier numéro de la nouvelle mouture d'*Interférences littéraires* sont issues de deux journées d'études de l'Institut de littérature de l'Université catholique de Louvain. La première, organisée par Michel Lisse le 26 mars 2004, avait pour sujet « Vérité, mensonge, parjure ». La seconde, qui a eu lieu le 20 avril 2005 sous la direction de Michel Lisse et de Virginie Renard, infléchissait quelque peu l'accent de la première journée, en se consacrant à la problématique « Mémoire, témoignage, mensonge ». Aux articles issus de communications présentées à l'occasion de ces deux rencontres se sont jointes des contributions qui ont permis de présenter un ensemble à la fois cohérent, diversifié, et inscrit dans la diachronie.

Si le XX^e siècle occupe une place prépondérante, les travaux réunis présentent toutefois un panorama diversifié de la production littéraire, occidentale essentiellement. À deux exceptions contemporaines près (une japonaise et une anglaise), ils concernent des écrits issus de la tradition (gréco-)latine, de l'antiquité tardive à la période contemporaine, en passant par le Moyen Âge et le terme révolutionnaire du Siècle des Lumières. En outre, la diversité de genres étudiés (roman, théâtre, autobiographie, panégyriques, adaptations cinématographiques) contribue à mettre en relief la diversité des problématiques soulevées par une question intrinsèquement inépuisable, dont les différents enjeux – théoriques, philosophiques, historiques, socio-politiques, religieux, moraux, juridiques, imaginaires et proprement littéraires – en appellent à une approche foncièrement interdisciplinaire¹¹.

Les revendications de véridicité de certaines œuvres peuvent tendre – cela a parfois été le cas dans la foulée du second conflit mondial – à exclure les critères de définition endogènes traditionnellement prêtés au littéraire (éléments stylistiques, travail de la langue, etc.). Il importait dès lors de souligner que le rapport au vrai qui sous-tend toute entreprise mémorielle est à concevoir comme une posture discurs-

¹¹ Pour une mise au point récente relative à l'étude interdisciplinaire de la problématique de la mémoire, voir *Mémoire et identité. Parcours dans l'imaginaire occidental*, s. dir. Paul-Augustin DEPROOST, Laurence VAN YPERSELE et Myriam WATTHEE-DELMOTTE, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2008.

sive, rhétoriquement configurée, jusque dans ses éventuelles dénégations de littérarité. Dans le même, il s'agissait de veiller à faire la part des paradoxes, impasses et apories auxquelles, dans leur prétention mémorielle, les œuvres littéraires peuvent se confronter, et confronter leurs lecteurs, ouvrant au sein d'une institution littéraire en perpétuelle transformation, un espace de déplacement des conditions, de possibilité comme d'impossibilité, du travail de la mémoire.

David MARTENS

Fonds National de la Recherche Scientifique - U.C.L.
& Université de Cergy-Pontoise

Virginie RENARD

Fonds National de la Recherche Scientifique - U.C.L.